

COMPOSITION DE PHILOSOPHIE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Emmanuel Cattin, Elsa Dorlin, Françoise Duroux, Marie Gaille

Coefficient : 3 ; **durée** : 6 heures.

Sujet : Qu'est-ce que le réel ?

La Commission aura cette année apprécié la bonne tenue de la réflexion philosophique d'un grand nombre de candidats — puisque plus d'une centaine ont obtenu une note égale ou supérieure à la moyenne —, confirmant ainsi les remarques qui ouvraient le précédent rapport sur la préparation sérieuse, rigoureuse des candidats, mais elle n'aura peut-être pas rencontré au printemps dernier de travail hors du commun, dépassant par son éclat les conventions du genre, comme il arrive de temps à autre. Il y aura pourtant eu d'*excellentes* dissertations, où la culture philosophique et la pénétration du regard s'alliaient constamment à la rigueur d'une pensée attentive à ses propres démarches, dans une maîtrise de soi qui rendait justement possible une rencontre vraie de ce qui était en question. Ces exemples resteront la manifestation à la fois d'une originalité d'esprit et d'un rapport déjà (ou encore !) vivant à la tradition philosophique, qui demeurent encourageants pour chacun, à commencer par ceux qui les lisent. Malheureusement, on relèvera aussi cette année un grand nombre de travaux notés au-dessous de 07, qui traduisent ou bien que l'une au moins des dimensions essentielles de la question a été manquée, ou bien que la réflexion est restée en sa conduite, en sa richesse ou sa fermeté, très déficiente. Il demeure qu'en la plupart des cas les défaillances ne sont pas si graves qu'il ne soit possible d'y remédier par l'application d'une méthode plus réfléchie et l'effort d'un enrichissement philosophique, c'est-à-dire, comme il en va toujours, par l'étude.

C'est bien l'analyse rigoureuse du concept de « réel » ou de « réalité » qui aura parfois manqué, celui-ci donnant trop souvent lieu à des présuppositions injustifiées et surtout inexplicables, n'apparaissant pas là où elles étaient pourtant le plus unilatéralement à l'oeuvre. Avant tout, l'attention initiale à la langue, et le moment si essentiel de la description, c'est-à-dire (en-dehors de toute allégeance à une tradition) d'un regard qui saurait tenir ensemble toutes les dimensions d'une question, et commencerait par en produire devant les yeux les distinctions directrices — ces premiers moments, décisifs parce qu'il est presque impossible de revenir sur ce qui y aura été ou non dégagé (la plupart du temps, ainsi, une fois pour toutes), sont trop souvent court-circuités ou mal assumés. Faute de ce discernement dans l'analyse initiale, aucune question ne pourra être développée qui éviterait par après de sombrer dans une certaine confusion. A cet égard, la subtilité est assurément de mise, mais tout autant, nous voudrions y insister, la simplicité qui ne perdra pas de vue l'essentiel et conduira aux problèmes par la voie la plus droite et la plus claire. Les meilleurs travaux savent aussi trancher, et osent s'avancer, se gardant cependant de tout arbitraire. La difficulté même du concept engagé dans la question, et immergé dans le flou des significations dont nous usons le plus communément sans nous y arrêter, rendait sans doute d'autant plus nécessaire, et au moins précieux, le recours aux distinctions classiques de la métaphysique et de la philosophie de la connaissance. A cet égard, la situation est contrastée. Si les meilleurs textes ont en effet su rendre présentes les difficultés ontologiques enveloppées dans la question, on reconduira cependant l'observation faite l'an dernier d'une fragilité inquiétante

de la culture philosophique qu'il paraît cependant possible, sans pour notre part donner dans l'apparence ni l'intimidation, de considérer comme « classique ». Mais, concernant une telle question, il est difficile de ne pas remarquer, avec la même insistance, l'absence de tout horizon historique, sociologique, économique ou psychologique, ou du moins son extrême discrétion, en sorte que lesdites sciences humaines et sociales ne furent pas davantage mobilisées dans la précision de leurs méthodes et présuppositions. Concernant par conséquent toute forme de secours par lesquels la pensée pouvait trouver un appui, ni l'ontologie, avec les difficultés classiques du réalisme, ni les sciences humaines et la tentative de penser la réalité historique ou psychique, n'ont vraiment, sauf exception, joué un rôle éclairant. On relèvera, concernant le dernier point, l'absence éclatante, à une exception près, de Marx, celle, non moins digne d'être notée, de Freud. Ni l'un ni l'autre n'étaient assurément les conditions d'une réflexion aboutie, et ces remarques ne doivent surtout pas être entendues comme un appel, qui serait dérisoire ainsi adressé à de jeunes esprits, à s'assurer de toute la tradition. Mais nous voulons seulement par là rappeler que l'héritage philosophique auquel ils sont formés doit sans doute être davantage intégré par chacun dans le travail le plus personnel, celui qui est conduit dans la solitude de l'étude. Autrement dit, nous les engageons très simplement, nous plaçant à la suite de leurs professeurs, à lire davantage les textes de la tradition — et, nous y insistons pour notre part, les textes *eux-mêmes*, dont *rien*, aucun commentaire, aucun manuel, quelle que soit d'autre part leur excellence, ne tiendra *jamais* lieu.

La question elle-même aura assurément jeté plus d'un candidat dans le trouble, d'abord, de l'indétermination qui s'attache assez communément au « réel », à la « réalité », comme à la « chose » elle-même, indétermination qui à elle seule pouvait d'ailleurs être retenue comme digne de question. L'effort d'une analyse ontologique qui surmonterait ce flou sera à partir de là resté plutôt rare. Quelques-unes des distinctions les plus classiques, celles de la chose et de l'objet, du réel et de l'imaginaire ou de la fiction, du réel et du possible, du réel et de l'idéal, ont cependant donné lieu, dans les meilleurs travaux, à des remarques parfois subtiles. Le plus difficile demeurerait cependant pour ces bons devoirs de rejoindre à partir de cette analyse conceptuelle la question elle-même pour la construire en son unité nécessairement différenciée. La question en effet pouvait en sa forme même surprendre, et elle aura souvent été spontanément accueillie en sa dimension sceptique, comme question, ainsi, de ce qui est « vraiment » réel ou de ce qui « tient bon », et par là des conditions auxquelles il est possible d'accorder quelque réalité à ce qui se présente. Dans cette considération sceptique, ou plus simplement en un tel « examen », les problèmes classiques de l'idéalisme et du réalisme n'auront guère été mobilisés. Le problème du nominalisme aura en revanche à plusieurs reprises été mentionné, mais non pas vraiment développé. A cet égard, il nous faut noter (mais non pas nécessairement pour le déplorer) qu'il paraît de moins en moins possible en philosophie de compter avec des « lieux » qui pourraient à bon droit être considérés comme familiers, comme autant de « questions disputées » où les positions seraient dans la tradition clairement repérées et pourraient être aisément déployées. S'il faut y voir une plus grande liberté et radicalité dans la réflexion et la constitution même des questions, sans allégeance aucune, il conviendra alors, assurément, de s'en féliciter. Mais cette disparition a sans doute aussi le sens moins heureux de l'amenuisement d'une culture philosophique commune, qui sans doute n'est pas encore à elle seule la garante d'une libre réflexion, mais qui enrichira toujours celle-ci par son contact assidu. Il reste des classiques en philosophie, et leur fréquentation demeurera toujours plus libératrice que contraignante. Ainsi, dans le cas qui nous retient, Kant n'aura pas vraiment brillé par sa présence, la *Doctrine des principes* aura même été totalement absente, Descartes n'aura pas été vraiment plus favorisé, et la réalité de l'idée, formelle ou objective, fut également dans l'ensemble ignorée. Mais les sciences

sociales, historiques ou économiques n'ont d'ailleurs pas davantage ouvert la voie à une considération différenciée des degrés ou des plans de la réalité. Si le concept de matière a donné lieu à quelques bonnes analyses, l'ontologie de la physique sera restée dans l'ensemble inexplorée. Une nouvelle fois, nous ne voulons pas dire pas qu'il faudrait ici que soient maîtrisées, avec toute la tradition philosophique, toutes les difficultés métaphysiques posées, dans le cas présent, par le développement des sciences, ce qui présuppose en tout état de cause des années de travail au contact de ces sciences elles-mêmes. Il ne s'agira jamais, en aucun sens, et pas plus pour la Commission que pour le candidat, de faire *comme si* un tel travail avait été conduit lorsqu'il ne l'a pas été et ne pouvait l'être. Ce qui est demandé est plutôt, en ce domaine, l'aptitude à distinguer certains des concepts mis en oeuvre et à garder intacts, les préservant avant tout de toute résolution apparente, les questions philosophiques naissant de la considération attentive des méthodes, des hypothèses et des faits. S'agissant d'autre part de l'absence presque totale de la psychanalyse, qu'elle ne soit en aucune façon un passage obligé n'empêche pas de penser qu'une ressource a peut-être été ici laissée de côté. Il est difficile ici de ne pas penser à une forme de reflux, qui vaudrait peut-être tout autant de la timidité avec laquelle les candidats se sont tournés vers Marx. A chacun sans doute il faudra choisir. En vue des questions qui lui sont à chaque fois les plus propres, comme lorsqu'il s'agira des pensées en lesquelles son questionnement trouvera un appui, chacun prendra des décisions. Sans de telles décisions il n'y aura jamais de réflexion librement conduite, ni de chemin fermement suivi. La Commission, de son côté, préférera toujours suivre l'auteur du travail dans ses propres choix, et c'est toujours ce qu'il aura fait, non pas ce qu'il n'aura justement pas fait, qui sera au principe de l'examen de son travail. Mais on s'étonnera peut-être de voir que ce sont toujours ou presque les mêmes choix qui reviennent, parfois, s'agissant de la tradition philosophique, sans considération aucune de leur adéquation à la question proposée. Si les lieux classiques ne sont pas toujours bien maîtrisés, les lieux communs, eux, ne sont pas toujours contenus, et les auteurs eux-mêmes font trop souvent office de boîtes à outils, les mêmes servant indifféremment à toutes sortes de questions. Mais alors, à y regarder de près, il y aura toujours, au fond de ce recours irréfléchi, une faiblesse dans la réflexion initialement libre sur la question elle-même.

Une dernière remarque. La question du réel, conjuguant en elle une difficulté classique et tout un ensemble de significations communes cristallisées dans la langue, obligeait en tout état de cause à un effort soutenu en vue d'établir des distinctions conceptuelles fermes et dûment justifiées. Comme toujours le partage se fait alors selon le degré auquel la question a elle-même été *réellement* posée, le degré, par conséquent, de sérieux ou de désinvolture avec lequel elle aura été considérée et tenue jusqu'à la fin. Le lecteur apercevra toujours le degré d'engagement d'une pensée dans ce qu'elle écrit, quelles qu'en soient les maladresses, quel qu'en soit peut-être même l'inachèvement. Il restera toujours, à la fin, que la question aura été *ou non* posée, quel qu'en soit le dénouement. Cet engagement est bien le même que celui auquel nous appelions en commençant les candidats en leur recommandant, à travers la lecture, la confirmation de ce qu'ils ont au fond déjà choisi, c'est-à-dire l'étude.